

Ruptures

Breaking off

Lise Bissonnette

Ruptures?

Volume 7, Number 1, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/902147ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/902147ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

1183-1693 (print)

1488-9692 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bissonnette, L. (1996). Ruptures. *Circuit*, 7(1), 13–16.

<https://doi.org/10.7202/902147ar>

Article abstract

Lise Bissonnette, in making an indirect reference to Lorraine Vaillancourt's letter, and at the same time acknowledging that her engagement with music does not go beyond Mahler, challenges composers by asking whether creators themselves, be they in the contemporary arts or music, are not primarily responsible for the "breaking off" from the public about which they complain.

Ruptures

Lise Bissonnette

| Texte paru dans *Le Devoir*, 3 octobre 1994.

Le premier film de la trilogie bleu-blanc-rouge de Krzysztof Kieslowski, *Trois couleurs : film bleu*, s'ouvrait sur un accident de la route dont j'ai cru qu'il s'agissait d'un suicide. Une voiture de luxe s'écrase sur un grand arbre isolé en bordure d'une de ces bucoliques routes départementales de France où nul ne peut mal piloter à moins d'être un abruti. Or, le défunt conducteur était un grand artiste, un compositeur de musique contemporaine, si célèbre que son épouse, émergeant des brumes du drame, pourra de sa chambre d'hôpital suivre ses obsèques nationales à la télévision.

Là j'ai décroché. Fumisterie. Dans aucun pays, un auteur de musique contemporaine, aussi reconnu qu'il soit dans sa discipline, n'aurait droit aujourd'hui à des funérailles nationales diffusées en direct. De tous les créateurs, les musiciens sont les plus obscurs, les plus ignorés, les plus boudés, même par le public qui fréquente d'autres esthétiques d'avant-garde, danse, arts plastiques, théâtre expérimental. Pourquoi, par exemple, ai-je du plaisir à vivre avec une déroutante installation visuelle dans mon bureau ou dans mon salon, alors que j'en reste à Schumann pour le piano, à Bellini pour la voix et au mieux à Mahler pour les symphonies ? Je plaide coupable depuis longtemps, mais jamais avec la contrition suffisante pour m'amender.

Le courrier m'apporte une longue et vibrante lettre d'une créatrice [*sic*] de musique contemporaine qui reproche au *Devoir* de ne pas se forcer, même s'il en fait plus que la plupart. Elle sent bien qu'il y manque du cœur, que nous participons au séparatisme qui isole son art. Mais elle fait surtout le procès, juste et dur, du rapport du Québec à la culture. Elle en a assez.

Assez de la médiocrité de notre révolution universitaire qui s'est contentée de produire des tonnes d'ignorants instruits.

Assez de devoir répondre de son art à des mécènes d'affaires qui admirent moins son travail que celui des « as du marketing » forts de lui faire une vitrine.

Assez du bruit formidable de la culture qui se vend de festivals en galas, civilisation de la surenchère. « Ici, on consomme beaucoup plus de culture qu'on en a », écrit-elle dans un raccourci parfait.

Assez d'une école qui a mis la culture à la poubelle et qui prétend lancer les jeunes sur l'autoroute électronique du ^{xxi}^e siècle sans même les avoir initiés à l'art de leur siècle.

Assez de se faire dire qu'elle est victime de l'absence de tradition dans un pays neuf comme si, idiotie, l'élargissement du public européen s'était produit au Moyen Âge.

Assez d'avoir consacré sa vie à une œuvre exigeante et de se demander aujourd'hui à quoi bon.

Je devine, même si elle n'en dit rien, la série des soirées-bénéfices éternellement recommencées, les honneurs discrets qui ne mènent nulle part, les salles à moitié vides, le paternalisme des petits fins-fins qui repoussent leur chaise pendant la discussion, prennent un air inspiré et lui intiment gentiment de « vulgariser », n'est-ce pas... Autrement dit de renoncer.

Y a-t-il une réponse dans la salle ? Je pose la question à mon tour, comme on lance une bouteille à la mer.

Et j'ose la renvoyer à ma correspondante et à d'autres autour d'elle, avec tout de même un peu d'amertume tout au fond.

Oui, c'est vrai que le Québec et le Canada sont désespérants de médiocrité. Qu'il ne faudrait pas demander à nos premiers ministres et à leurs semblables qui sont Walter Boudreau ou Lorraine Vaillancourt, et qui était Claude Vivier. Que nos écoles préparent surtout le public du rire et du rot devant toutes les sortes d'écrans.

Mais je résiste au postulat sur lequel se rabattent les créateurs de pointe, ma correspondante ne faisant pas exception. Pour trouver un public, disent-ils, il faut abaisser le seuil de méfiance devant l'inconnu, amener les jeunes, surtout, à connaître et fréquenter un art qui dérange parce qu'il est en « rupture ». Convenons certes que cela aiderait. Et que d'autres institutions, à part les écoles et les médias, devraient faire leur part, commander une messe pour le temps présent, une symphonie pour un anniversaire, une aria pour une réjouissance.

La barrière est pourtant plus haute encore et les créateurs devraient admettre qu'ils y sont pour quelque chose, s'ils veulent vraiment un dialogue.

Car il y a d'autres arts en « rupture », d'autres esthétiques peu familières qui sont plus fréquentées que la musique, et qui convainquent pourtant de moins en moins. Je pratique les milieux d'arts visuels depuis la fin des années soixante. Je vois, je lis, je rencontre. Et la rupture commence à me rompre. Pour un choc

qui me parle, je trouve cent froids, des prouesses techniques, de lourds messages, des provocations aussi faciles qu'innocentes. Je m'ennuie. Je n'exalterai pas l'exposition Barnes pour autant, les crémages de Renoir m'ennuient encore plus. Mais enfin, il doit bien y avoir un problème.

Comme le rappelait Stéphane Baillargeon dans notre cahier *Livres* du 27 août, à propos du dernier ouvrage de Rainer Rochlitz (1994), depuis près d'une décennie un grand nombre de penseurs ont entrepris d'interpeler les milieux d'avant-garde, à propos de leur volonté de décider seuls, sans rapport au public, de ce qu'est une œuvre d'art. « La critique a renoncé à toute évaluation, le public à toute compréhension, l'esthétique à toute légitimation », résume Rochlitz. Parlant spécifiquement de musique dans un entretien avec *Le Devoir*, en 1991, le philosophe français Luc Ferry désespérait, concrètement, de ces partitions « intéressantes à lire, mais pas à entendre ».

La question que posent plusieurs chercheurs passionnés n'en est pas une de vulgarisation. Elle tient au sens, au système d'un art qui voudrait tant nous toucher tout en se construisant désormais entièrement, volontairement, hors de nous. Je comprends le drame des créateurs qui vivent sous les ordres de la « rupture », mais je ne les entends pas répondre. Là est pourtant le début du lien qu'ils cherchent.

ROCHLITZ, R., (1994) : *Subversion et subvention. Art contemporain et argumentation esthétique*, Paris, Gallimard.

